

Le *Secret*
des sœurs *Paquin*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Daigle, Marie-France, 1964- , auteure
Le secret des sœurs Paquin / Marie-France Daigle

ISBN 978-2-89783-171-4

I. Titre.

PS8607.A313S43 2019 C843'.6 C2018-943015-X

PS9607.A313S43 2019

© 2019 Les Éditeurs réunis

Photos de la couverture : Shutterstock, Pngtree

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca



Suivez *Les Éditeurs réunis* sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

MARIE-FRANCE DAIGLE

Le *Secret*
des sœurs *Paquin*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*Il faut viser la lune, parce qu'au moins,
si vous échouez, vous finissez dans les étoiles.*

Oscar Wilde

Prologue

2016

Jasmine mit une dernière touche de mascara sur ses cils fournis. Ses yeux turquoise qui la fixaient dans le miroir lui confirmèrent que son maquillage était impeccable. Elle ne faisait pas ses cinquante-cinq ans. Aucune ride ne venait altérer ses traits parfaits. Son nez légèrement retroussé lui donnait un air insolent. Elle brossa rapidement ses cheveux.

L'odeur du café frais qui montait du rez-de-chaussée lui taquinait les narines. Elle en déduisit que Julien l'avait devancée dans les préparatifs du petit déjeuner. Elle sourit et descendit le rejoindre à la cuisine. Il l'accueillit avec un baiser sur la joue. Des croissants chauds, du fromage et des grappes de raisin se trouvaient sur la table.

— En quel honneur ? demanda Jasmine devant ce festin.

Il lui fit un clin d'œil complice.

— J'ai pensé que, après la nuit que tu viens de passer, tu aurais besoin de reprendre des forces.

Jasmine rougit légèrement. Elle s'apprêtait à répondre quand Alexandre entra dans la cuisine.

Il ouvrit le frigo et but à même le carton de lait.

— Alexandre ! le gronda son père. Combien de fois t'ai-je dit de prendre un verre ?

— Je n'ai pas le temps. Je vais être en retard à mon travail.

Il avait déniché un emploi d'été comme emballeur à l'épicerie du coin. Son père s'opposait farouchement à ce que ses enfants traînent à la maison à ne rien faire durant les vacances estivales.

— Comment peux-tu toujours être autant à la dernière minute ? s'exaspéra Jasmine.

Sans répondre, Alexandre embrassa sa mère, s'empara d'un croissant et partit en coup de vent. De ses trois enfants, c'était celui qui ressemblait le plus à Julien. Il en était le portrait craché, à part les yeux bleus qu'il tenait d'elle. Les mêmes cheveux bruns, presque noirs, indisciplinés, la même bouche aux lèvres fines, toujours prête à sourire. À dix-sept ans, il savait déjà ce qu'il voulait faire de sa vie. Il voulait devenir ingénieur et révolutionner le monde. Son frère Félix, de deux ans son aîné, vivait au jour le jour, se laissant porter par la vie. Quant à Geneviève, à vingt-trois ans, elle espérait faire sa marque comme avocate.

Jasmine s'assit à table et prit l'assiette que son mari lui tendait. Elle croqua dans un croissant, le beurre coula sur son menton. Elle s'essuya la bouche du revers de la main. Julien la regardait, attendri.

— C'est trop bon ! Merci, chéri, de cette belle attention.

— Tu tiens le coup ?

Il savait Jasmine exténuée par ses allées et venues à l'hôpital pour veiller au chevet de sa sœur malade. Depuis maintenant une semaine, elle faisait l'aller-retour Candiac-Montréal. Elle quittait la maison tôt et ne revenait que très tard dans la

soirée. Stéphanie, sa secrétaire, avait déplacé les rendez-vous de ses patients aux semaines suivantes. Jasmine bénissait le ciel de l'avoir engagée. Elle s'avérait d'une efficacité impressionnante.

— L'état de Rose empire..., affirma Jasmine, tristement.

Julien serra la main de sa femme dans la sienne. Il ne pouvait rien faire, à part lui exprimer sa sollicitude.

— Je dois y aller, dit Julien, en plaçant sa tasse dans le lave-vaisselle. J'ai une opération qui risque d'être longue ce matin.

À le voir ainsi, les cheveux en bataille, il était difficile d'imaginer qu'il était un brillant cardiologue. Jasmine sourit en se remémorant le jour où elle avait fait sa connaissance. Ils étaient tous les deux en faculté de médecine. Julien était arrivé en retard au premier cours. En entrant dans l'amphithéâtre, il avait trébuché sur le sol et s'était affalé de tout son long, ce qui avait déclenché l'hilarité générale. Rouge comme une tomate, il s'était remis rapidement sur ses pieds. Voyant qu'il cherchait une place libre, Jasmine lui avait montré d'un signe de la main le siège à côté d'elle. Il avait monté en vitesse les marches qui les séparaient. En s'installant, il l'avait remerciée d'un hochement de tête. Elle l'avait observé à la dérobée. Sa crinière noire avait manifestement besoin d'un coup de peigne. Mais ses yeux noisette reflétaient l'intelligence. Et elle le trouvait assez séduisant ! À partir de ce moment, une solide amitié s'était tissée entre eux, pour se transformer en un amour profond au fil des mois.

En songeant à sa sœur qui allait perdre sa bataille contre la maladie, Jasmine fut en proie à une tristesse sans nom. Elle se servit un second café en ressassant les circonstances entourant l'annonce du diagnostic de cancer de Rose.

À l'automne dernier, Jasmine avait insisté auprès de sa sœur pour qu'elle vienne à son cabinet faire un bilan de santé. Elle trouvait anormal que Rose ait perdu autant de poids. Son instinct de médecin lui disait que quelque chose clochait.

— Par prévention..., avait supplié Jasmine.

— D'accord. Après, tu me fiches la paix !

Les résultats lui étaient parvenus quelques jours plus tard. L'enveloppe portait la mention «URGENT». De ses mains tremblantes, elle l'avait décachetée. Rose était porteuse des gènes BRCA1 et BRCA2. Ce qui signifiait qu'elle avait un risque très élevé de développer un cancer du sein et de l'ovaire. Elle décida de ne pas alarmer Rose tout de suite, mais de la forcer à subir une batterie d'examens. Vu l'entêtement de sa sœur, la tâche ne serait pas facile.

Jasmine avait composé le numéro de téléphone de Rose en tremblant. Quand sa sœur avait répondu, la médecin avait pris un ton se voulant le plus enjoué possible.

— Salut, Rosie. Comment ça va ?

— Très bien. Je regardais les nouvelles à la télévision. Le monde s'en va à sa perte...

— J'ai reçu tes résultats de prélèvement sanguin, avait poursuivi Jasmine en espérant que Rose ne remarque pas le tremblement de sa voix.

— Ah bon ! Quand est-ce que je vais mourir ?

— Ce n'est pas drôle, Rose.

— Tu es trop coincée, ma chérie. Tu devrais avoir plus le sens de l'humour.

— La mort n'est pas un sujet de plaisanterie.

Jasmine avait frissonné d'horreur à la simple pensée de perdre sa sœur.

— Je vais t'envoyer passer une mammographie et une échographie de l'abdomen.

— Tu avais promis de me laisser tranquille après la prise de sang !

— Je t'ai dit que je te ferais passer un bilan de santé complet. Les prises de sang n'en sont qu'une partie.

Rose avait soupiré à l'autre bout du fil.

— Je vais t'accompagner, si tu le veux.

— Ai-je le choix ?

Rose savait que Jasmine la harcèlerait tant et aussi longtemps qu'elle n'accepterait pas.

— Non.

Le jour où elle s'était présentée avec Rose chez l'oncologue fut l'un des plus difficiles de sa vie. Le médecin les avait regardées à travers ses petites lunettes noires, conscient que ce qu'il s'apprêtait à annoncer à sa patiente aurait l'effet d'une bombe pour elle.

— Je n'irai pas par quatre chemins : vous avez un cancer du sein très agressif. Il est généralisé. Nous pouvons essayer la chimiothérapie et la radiothérapie, mais les statistiques sont contre vous. La moitié des personnes dans votre cas ne vivent que six mois. Il est rare qu'elles dépassent deux ans.

Devant le regard bouleversé de Rose, il s'était empressé d'atténuer ses propos, par compassion.

— Mais il y a toujours des miracles que la science ne peut pas expliquer. J'ai eu un patient qui n'avait que six mois à vivre, et il est encore en vie dix ans plus tard.

La sonnerie du téléphone arracha Jasmine à ses douloureuses pensées. Ne connaissant pas le numéro qui s'affichait, elle s'empressa de répondre en retenant son souffle, de peur que ce soit l'hôpital. Elle poussa un soupir de soulagement en entendant la voix de son fils Félix, qui l'avisait qu'il resterait un jour de plus chez sa copine. La communication terminée, elle prit son sac à main et, le cœur lourd, quitta la maison pour se rendre au chevet de sa sœur.

Lorsqu'elle passa les portes de l'établissement, un gardien de sécurité l'invita à se laver les mains à l'aide d'un désinfectant mis à la disposition des visiteurs. Une odeur d'urine et de moisi se mêlait à la chaleur insupportable qui régnait à l'intérieur des lieux. La mort était là, omniprésente. Jasmine la sentit presque passer près d'elle, insidieuse, sournoise, prête à faucher quelqu'un. Tapie dans une chambre, elle attendait patiemment sa prochaine victime. À gauche de la réception se trouvait l'ascenseur menant aux soins palliatifs. Arrivée au quatrième étage, Jasmine se retrouva devant le poste infirmier. L'infirmière assise derrière le bureau la salua.

Rose avait reçu son diagnostic de cancer en décembre dernier. En seulement sept mois, son état de santé s'était dégradé si rapidement que, la semaine précédente, il avait fallu l'hospitaliser. Comme son cancer se trouvait dans un stade très avancé, Rose avait refusé les traitements de chimiothérapie.

En prenant une grande inspiration, Jasmine entra dans la chambre de Rose. L'amie de sa sœur était assise à côté d'elle et lui tenait la main. Elle la salua. La vieille dame lui sourit tristement. Jasmine retint un sanglot en apercevant l'être squelettique allongé dans le lit. Les yeux du même bleu que les siens

la fixèrent si intensément qu'elle en frémit. Dans un murmure, Rose lui demanda de s'approcher. Jasmine obéit sans dire un mot, se contentant de lui tenir sa main décharnée. Apaisée par cette présence, Rose ferma les yeux. Là, non seulement les souvenirs affluaient, mais elle les revivait. C'était son châtiment...

1

1951

Florence et Rose se sentaient mal à l'aise dans leur uniforme, une robe noire à larges plis et au collet haut. Elles hésitaient à franchir les hautes grilles du Vieux Monastère situé sur la rue du Parloir à Québec. Le cœur battant, Florence tenait la main de Rose pour se donner du courage. Il faisait exceptionnellement chaud en cette matinée de septembre.

— On ne va pas passer la journée ici ! s'impatienta leur mère en voyant qu'elles restaient sur place.

— Je ne veux pas y aller, pleurnicha Florence.

Simone la prit affectueusement dans ses bras.

— Tu vas te faire beaucoup d'amies. En plus, tu n'es pas seule : Rose sera avec toi.

Celle-ci approuva, un sourire contraint au coin des lèvres. Elle n'aimait pas que sa sœur soit aussi malheureuse.

— Tout va bien aller, tu verras, lui promit Simone.

Armand se tenait en retrait, ignorant les coups d'œil de sa femme qui l'implorait d'intervenir. Il lui en voulait encore pour son comportement inacceptable de la veille.

Florence avait tenté par tous les moyens de convaincre ses parents de ne pas l'envoyer au couvent.

— Pourquoi dois-je y aller? avait-elle demandé pour la dixième fois.

— Parce que c'est ainsi, lui avait répondu Simone, agacée. Tu as sept ans, Florence. Tu n'es plus un bébé, alors arrête d'agir comme si tu en étais un.

— Mais...

Simone l'avait empêchée de continuer sa phrase. Les mains sur les hanches, elle commençait à perdre patience.

— J'ai fréquenté le couvent moi aussi et, comme tu vois, je ne suis pas morte. Je ne veux plus rien entendre!

Florence s'était mise à pleurer.

— Vous ne m'aimez pas! avait-elle fini par affirmer, complètement dévastée.

— Maintenant, tu me fais du chantage!

Simone avait rageusement lancé le linge à vaisselle qu'elle tenait à la main.

— Il faudrait que tu sois aimable pour que je t'aime.

Ses yeux bleus lançaient des éclairs.

— Maman, vous êtes méchante! avait hurlé Florence.

Hors d'elle, Simone l'avait giflée à toute volée.

— Bâtard! Es-tu devenue folle? avait crié Armand, estomaqué devant le comportement excessif de sa femme.

La joue en feu, Florence avait regardé sa mère avec stupéfaction. Regrettant immédiatement son geste, Simone s'était laissée tomber sur une chaise en pleurant.

— Je suis désolée, Florence !

Simone avait voulu disparaître sous terre en rencontrant les yeux d'Armand, chargés de reproches. Mais comment lui expliquer que le fait d'apercevoir Adrien Gosselin à l'église le matin même, assis à quelques bancs d'elle, l'avait complètement retournée ? Le revoir après toutes ces années ravivait de tristes souvenirs. Elle gardait parfaitement en mémoire la façon cavalière dont il l'avait traitée. Il avait profité d'elle et de sa naïveté avant de la jeter comme une vieille chaussette. À la fin de la messe, il s'était dirigé vers une luxueuse voiture noire. Une femme aux cheveux bruns courts lui souriait en lui tenant le bras. Deux jeunes enfants les suivaient. Il s'était alors retourné vers Simone et, le regard froid, s'était engouffré dans sa voiture. Furieuse, elle avait ravalé ses larmes. Si seulement il savait qu'elle détenait à son sujet un secret qui pourrait détruire sa petite vie de bourgeois ! Elle n'avait qu'à ouvrir la bouche pour qu'il en prenne plein la gueule et que son passé antisémite lui explose en plein visage !

Les pleurs de Florence ramenèrent brutalement Simone au moment présent. La fillette se débattait comme une forcenée, si bien qu'Armand la prit sans ménagement dans ses bras pour l'emmener dans le couvent. Ils pénétrèrent dans une petite salle sombre. Simone aperçut la porte qui donnait sur le parloir des religieuses. Elle sonna deux fois avant qu'une voix ne demande : « Que désirez-vous ? » Simone annonça l'arrivée de ses filles. La porte s'ouvrit dans un grincement, et une religieuse à l'allure austère apparut. Elle portait un voile noir, une cornette blanche et une longue robe noire avec un chapelet inséré à la ceinture. Florence et Rose embrassèrent leurs parents et passèrent le seuil, puis deux tours de clé refermèrent l'entrée dans un bruit métallique. Elles arpentèrent d'interminables couloirs. Rose admirait les murs de chaux, faisant au moins trois pieds d'épaisseur. Les fenêtres françaises à double battant laissaient voir une

cour agrémentée de majestueux arbres centenaires. Lorsque les fillettes grimpèrent les marches de l'escalier Saint-Augustin, un craquement se fit entendre à chacun de leurs pas. Une fois au dortoir, Florence eut envie de pleurer quand elle vit une soixantaine de lits alignés les uns à côté des autres. La religieuse les avisa qu'elles avaient accès à une salle de bain et une toilette fermée. Elle leur montra également une succession de grands lavabos où elles pourraient se brosser les dents. Ensuite, elles se dirigèrent au réfectoire, composé de deux grandes salles ouvertes. On y trouvait de longues tables et des bancs. Comme toutes les nouvelles pensionnaires y étaient rassemblées, les Ursulines en profitèrent pour édicter les règlements.

— Vos places vous sont assignées en début d'année. Vous serez regroupées selon votre division, c'est-à-dire selon le groupe d'âge auquel vous appartenez. Pendant les repas, les plats circuleront, et chacune de vous se servira en silence.

Elle insista sur le mot «silence».

— Sur la table, il y aura un récipient pour les déchets. Vous aurez votre propre linge à vaisselle. Chaque dimanche, vous assisterez à une séance d'annonce des notes. Au cours de la semaine, le respect du silence, le comportement au réfectoire et au dortoir, l'attention aux différents exercices, la ponctualité et la politesse des pensionnaires feront l'objet d'une évaluation, énuméra la religieuse.

Florence se sentit étourdie par toutes ces directives. Elle angoissait à l'idée d'oublier quelque chose. Le soir même, elle alla chercher sa valise remise au sous-sol pour s'entourer des éléments de son trousseau. Il contenait une tunique bleu marine, trois chemisettes blanches, des chaussettes et une paire de souliers noirs. Les bras chargés de son bagage, elle monta péniblement les trois étages qui la séparaient du dortoir. Une fois assise sur son matelas, elle observa autour d'elle tous ces

visages inconnus. Rose rangeait ses vêtements dans la commode, un léger sourire aux lèvres. Sentant le regard de Florence dans son dos, elle se retourna. Elle vit le chagrin dans les yeux de sa sœur. Elle la rejoignit dans son lit et l'entoura de ses bras. Des larmes coulèrent sur les joues de Florence, intarissables. Témoin de la scène, la maîtresse du dortoir s'approcha, compatissante.

— Cessez de pleurer, ma petite. Vous allez vous plaire, ici.

Ce soir-là, Florence eut du mal à trouver le sommeil. Elle avait l'habitude de dormir dans le même lit que Rose. La noirceur l'effrayait. Malgré les rideaux tirés, elle apercevait des formes terrifiantes derrière la fenêtre. Rose la rassurait chaque fois en lui disant que c'était le vent qui faisait bouger les branches des arbres. Avant de se coucher, elle inspectait toujours le dessous du lit, au cas où un monstre l'agripperait par les pieds.

Florence voulut rejoindre Rose, mais savait que ce n'était pas possible. Elle se couvrit la tête avec sa couverture.

À six heures trente du matin, le son d'une clochette la sortit péniblement d'un sommeil agité. Des créatures maléfiques l'avaient poursuivie toute la nuit. Elle mit quelques secondes à réaliser où elle était.

— Dépêchez-vous de faire votre toilette ! ordonna la maîtresse du dortoir.

Florence avait grand-peur de renverser sa bassine d'eau propre en l'apportant à sa table de toilette. Elle dut ensuite faire toute une gymnastique pour se laver sans que personne voie ses parties intimes. Vêtue de son uniforme, elle se rendit faire la prière du matin à la chapelle. Elle était affamée quand elle arriva au réfectoire pour prendre son petit déjeuner. On lui servit un gruau froid et grisâtre. Elle le mangea du bout des lèvres.

Rose, les coudes sur la table, fixait avec dédain ce liquide bizarre dans son bol. Un coup de règle sur le bras la fit crier de douleur. Elle rencontra le regard sévère d'une religieuse.

— Une jeune fille de bonne famille doit bien se tenir ! Redressez-vous !

Le repas terminé, on annonça une réunion générale à la grande salle d'étude de chacune des divisions. Florence et Rose étaient chez les moyennes, division Sacré-Cœur, sous la houlette de l'inoubliable mère Saint-Gabriel. Après l'énumération des horaires, le repérage des classes et la remise de la liste de livres et de fournitures scolaires, chacune se rendit dans sa classe pour une première leçon.

Une religieuse aux grands yeux bleus, dont les mains et le visage parsemés de taches de rousseur trahissaient ses racines irlandaises, se tenait debout devant les élèves. Elle les observa attentivement avant de dire :

— *Hello! My name is mère Sainte-Eugénie. I am your English teacher. Only this language will be spoken in this class.*

Devant le regard perplexe des fillettes, elle leur sourit gentiment. Elle les rassura : elles maîtriseraient rapidement la langue de Shakespeare, sans accent ! Florence décida qu'elle l'aimait bien.

— Aujourd'hui, c'est la seule journée où je vous parle en français.

— Qui est Shakespeare ? demanda une élève.

— Vous devez lever la main avant de parler, répliqua-t-elle, le ton faussement sévère. Et vous parlerez seulement quand je vous en donnerai l'autorisation. Compris ?

Rougissante, la fillette hocha la tête.

— Vous devez répondre «Oui, mère».

— Oui, mère.

— Pour répondre à votre question... William Shakespeare est un grand poète né en 1564, en Angleterre. Il a écrit plusieurs pièces de théâtre, dont une tragédie très connue intitulée *Roméo et Juliette*.

Florence savait qu'elle adorait ce cours. Elle avait hâte d'apprendre l'anglais. Elle écoutait attentivement mère Sainte-Eugénie faire la description de son programme de l'année scolaire. Elle aimait l'écouter parler. Sa voix était douce et son regard, gentil.

Finalement vint la première récréation, vraiment bienvenue, car Florence et Rose avaient besoin de se dégourdir les jambes. Toutes les pensionnaires restaient timidement chacune dans son coin, en se jaugeant du coin de l'œil. L'une d'elles donna un coup de pied sur un caillou imaginaire. Une autre prit un ballon et s'amusa à le lancer contre le mur devant elle. Elle continua ce manège jusqu'à ce que le ballon roule aux pieds de Rose. Celle-ci le lança à sa propriétaire, qui regarda Florence et Rose à tour de rôle.

— Merci!

Elle fit mine de s'en aller et se retourna subitement.

— Vous êtes vraiment pareilles!

Ses grands yeux verts exprimèrent la stupéfaction la plus totale de se retrouver face à deux personnes aussi identiques. Elle admira leurs longs cheveux blonds coiffés de deux tresses. Les mêmes yeux bleus la regardaient avec amusement devant son air incrédule.

— Normal, c'est des jumelles! lança Alice Tétreault d'une voix hautaine. Il faut être stupide pour ne pas l'avoir remarqué!

Cette dernière affichait une moue dédaigneuse, comme si les jeunes filles qui l'entouraient ne méritaient pas son attention. Ses cheveux noirs lustrés encadraient un visage ovale, un nez droit et des yeux brun foncé au regard froid.

— C'est quoi, ton problème? demanda Rose, bêtement.

Puis, elle s'adressa à la fillette du ballon.

— Je m'appelle Rose et, elle, c'est ma sœur Florence.

— Moi, c'est Marie Beaulieu.

Marie rougit devant l'air arrogant d'Alice.

— On joue ensemble? lui proposa Rose.

Sans attendre la réponse, elle lui prit le ballon des mains. Alice fit mine de les suivre.

— Pas toi. Tu es trop méchante! persifla Rose.

Les trois amies coururent à l'autre bout de la cour, laissant derrière elles une Alice Tétreault furieuse.

Le dimanche suivant eut lieu la première visite des parents au parloir. Florence fut particulièrement agitée. Elle supplia les siens de la ramener à la maison. Ils tentèrent sans succès de la raisonner.

— C'est pour ton bien, lui affirma son père. Ici, tu auras une belle éducation.

— Je déteste être ici, cria Florence.

Simone leva les yeux au ciel.

— Florence, que tu le veuilles ou non, tu resteras ici.

Devant leur détermination, elle éclata en sanglots.

— Je veux m'en aller ! hurla-t-elle.

Alarmée par le vacarme, la mère supérieure sortit de son bureau.

— Voyons, mon enfant, ressaisissez-vous !

Dans un sursaut de désespoir, Florence se jeta dans les bras de son père.

— Je veux m'en aller ! Je veux m'en aller !

La religieuse réussit à convaincre Florence que, avec le temps, elle s'habituerait à la vie au couvent.

À l'heure du coucher, Florence broyait encore du noir. Certaines camarades du dortoir, témoins de la scène du matin, ne pouvaient s'empêcher de la dévisager, mais quelques-unes eurent la hardiesse de lui adresser la parole. La glace enfin rompue, le malaise qui perdurait entre elles depuis une semaine disparut.

Le lendemain au réveil, Florence remplit sa bassine en se disant que, finalement, elle allait aimer cet endroit. Le cœur léger, elle se dirigeait vers son lit lorsqu'elle sentit une main la pousser. Elle perdit pied, et le contenu de sa bassine se renversa par terre. Horrifiée, elle vit l'eau se répandre sur le sol. La surveillante du dortoir arriva rapidement avec un linge pour éponger le dégât.

— Je suis désolée, mère. Quelqu'un m'a poussée.

— Qui a fait ça ? questionna la religieuse.

Ses yeux bruns scrutèrent sévèrement chacune des jeunes filles. Personne ne répondit. Les fillettes se regardèrent, interloquées. Rose vit à l'expression du visage d'Alice que c'était elle,

la coupable. Celle-ci soutint son regard sans broncher. Elle manipulait tout le monde et réussissait presque toujours à faire réprimander les autres à sa place. Cette fois-ci, ce serait pareil.

Deux semaines plus tard, Alice mit un autre de ses plans à exécution. Il faisait nuit depuis longtemps quand elle sortit de son lit. Elle avait combattu le sommeil et attendu patiemment que toutes soient endormies. Sur la pointe des pieds, elle se rendit à la salle de bain. Elle prit le verre qui se trouvait près du lavabo et le remplit d'eau tiède. Ses yeux s'étant habitués à l'obscurité, elle se dirigea vers le lit de Rose. Cette fois-ci, elle ne se tromperait pas de jumelle. Son cœur battait la chamade quand elle souleva le drap qui la recouvrait. Elle regarda autour d'elle pour s'assurer que personne n'était témoin et aspergea les draps avec le verre d'eau. Dans sa hâte à quitter les lieux, elle retint un cri en se cognant le gros orteil sur un meuble. Elle se recoucha, satisfaite de son mauvais coup.

Le son de la clochette tira les pensionnaires de leur sommeil. Rose se réveilla avec une sensation d'inconfort. En constatant qu'elle avait mouillé son lit, elle éclata en sanglots.

— Ma mère, j'ai mouillé mon lit! dut avouer Rose, le visage inondé de larmes, quand la surveillante vint voir ce qui se passait.

— Rose a fait pipi au lit! chantonna Alice.

— Taisez-vous! ordonna la religieuse.

— Elle devrait mettre une couche, chuchota Alice à sa voisine.

— Qu'avez-vous dit, mademoiselle Tétreault? lui demanda d'un ton irrité la maîtresse du dortoir.

— Rien, mère.

— Ce sont des choses qui arrivent, ma petite, dit la religieuse en s'adressant à Rose. Séchez vos larmes et allez porter vos draps à la buanderie.